

Zeitschrift:	La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber:	Association des musiciens suisses
Band:	4 (1910-1911)
Heft:	19
 Artikel:	Mauvaises habitudes
Autor:	Platzhoff-Lejeune, Ed.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1068732

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Vie Musicale

Directeur : Georges Humbert

Organe officiel, pour la Suisse romande, de l'Association des Musiciens suisses.

SOMMAIRE : *Mauvaises habitudes*, ED. PLATZHOFF-LEJEUNE. — *Les représentations d'« ORPHÉE » à Mézières*, E. ANSERMET. — *Félix Mottl*, MAURICE KUFFERATH. — *La musique à l'étranger : Angleterre, Lawrence HAWARD ; Belgique, May de RÜDDER*. — *La musique en Suisse : Genève, EDM. MONOD ; Vaud, H. STIERLIN*. — *Echos et Nouvelles*. — *Nécrologie*.

ILLUSTRATION : FÉLIX MOTTL.

Le prochain numéro de la *Vie Musicale* paraîtra le 15 août 1911.

Mauvaises habitudes

Si tout le monde est d'accord que de nos jours on désire donner aux concerts un cachet plus artistique, c'est-à-dire plus homogène et plus musical, nul ne contestera que dans ce domaine il ne reste encore beaucoup à faire. Je laisserai de côté les grands moyens : unité historique du programme, adaptation du programme au soliste, harmonie de style entre les œuvres exécutées, etc. Et je ne parlerai que du petit côté de la question, des mauvaises habitudes, amusantes si vous voulez, attristantes et regrettables quand même, qui nuisent à la jouissance artistique et qui font souffrir avec une cruelle régularité des âmes sensibles, avides de musique et désireuses de passer une heure de paix et de joie sans mélange qu'on ne leur accorde pas souvent. Personne n'est visé dans cette petite charge qui désire instruire en amusant. Ou plutôt : nous sommes tous visés, car nous sommes tous coupables et les mêmes faits se retrouvent un peu partout.

Trois éléments concourent habituellement aux concerts d'orchestre : le chef qui le représente, le soliste qui le seconde, le public qui l'écoute. A ces trois instances nous voudrions adresser les trois lettres suivantes.

I. Au Chef.

Sur les murs, Monsieur, vous avez fait coller des affiches, dans les journaux, vous faites paraître des annonces : vous donnerez un concert. Vous y dites que vous commencerez à huit heures *précises* et même *très précises*. Mais personne ne vous prend au sérieux. Il commencera quand nous serons

là, dit le public ; étant le chef, vous le suivez. Et voilà qu'un journal se plaint de l'inexactitude des concerts qui se prolongent tard dans la nuit. Vous bondissez : la prochaine fois ils verront ! Et gravement, vous annoncez dans la presse que désormais vous serez très exact. On sourit et on ne vous croit pas encore. Mais vous êtes un homme et vous commencez à 8 h. 02 ! Le public, ahuri, se presse dans les corridors. Après le premier mouvement de la symphonie, joué devant des bancs vides, il afflue par centaines et vous devez attendre cinq minutes. Aussi vous fléchissez, pauvre ami, et puisque l'enfer est pavé de bonnes intentions, vous commencerez la prochaine fois à 8 h. 10. Il est vrai que l'affiche porte toujours 8 heures très précises. Allez ailleurs, en Allemagne, à Zurich, Bâle et Berne, et voyez. Au premier coup de huit heures, les portes — *toutes* les portes — se ferment impitoyablement et la salle s'obscurcit. C'est alors seulement que le chef apparaît et il commence sans perdre son temps. Ce n'est pas possible, avec un public latin aussi peu discipliné dites-vous ? Erreur, préjugé, Monsieur. Les Confédérés au delà de la Sarine étaient tout aussi lents à venir que les Genevois, les Vaudois ou les Neuchâtelois le sont actuellement. Ils grognaien autant devant les portes fermées. Ils menaçaient de désabonner en s'imaginant que qui paye commande. Et ils en sont revenus. Un petit noyau de mélomanes intelligents a compris qu'à ce prix seulement la jouissance musicale est vraiment complète. Lorsque tout le monde saura quand on commence, les retardataires diminueront. Personne ne vous dérangera.

Chez nous non plus, me dites-vous, car les portes — ainsi le veut le programme — sont fermées — pardon, *rigoureusement* fermées — pendant l'exécution des morceaux. Le croyez-vous ? Allez à la galerie où se trouvent souvent les meilleurs musiciens du public et voyez si tout est fermé. Regardez en bas et vous verrez un membre du comité entrer tranquillement ; songez donc on ne peut pas le laisser piétiner dehors. Et encore veut-il trouver sa place et s'y asseoir, c'est-a-dire déranger une dizaine de personnes. Elles sont nombreuses ces petites faveurs qui enfreignent la règle et qui énervent les véritables amis de la musique. Et cela vous oblige de jouer la petite comédie qui immanquablement se répète.

Vous entrez, soit en triomphateur, le front haut, le torse redressé, avide de livrer le combat sacré, soit avec un air de profonde lassitude et d'accablement suprême en portant un monde sur vos épaules d'Atlas pour faire un contraste efficace avec le tempérament débordant et les gestes désordonnés dont vous nous régaleriez tout à l'heure. Quelques personnes charitables vous applaudissent pour faciliter votre révérence qui n'est pas indispensable. D'autres pensent qu'il vaut mieux attendre vos productions avant de vous féliciter. Et vous saisissez la baguette mirifique, symbole de votre puissance. Vous commencez ? Non. Vous entamez un petit dialogue encourageant avec les violons, faites un geste stimulant du côté de la grosse caisse et chuchotez d'importants conseils aux bois. En sommes vous n'êtes pas prêt, à moins que vous ne songiez à l'effet certain que cet entretien intime fera sur le public ; il comprendra mieux que quelque chose de très grand va se passer. En attendant, il chuchote à son tour, ce dont vous lui contestez le droit, pourtant tout aussi légitime. Et d'un geste langoureux ou courroucé vous vous tournez solennellement vers lui, le domptant de la puissance d'un foudroyant regard. Cela à plusieurs reprises, car votre force magique pénètre lentement dans les âmes. Enfin, voici que pour la quatrième fois, de la baguette vous frappez le pupitre. Cette fois — non, la baguette levée s'abaisse et la comédie de la suggestion reprend. Vous souffrez, Monsieur, — nous aussi

d'ailleurs — mais vous êtes seul fautif. Commencez à l'heure, faites fermer les portes et — troisième précepte — éteignez les lumières ! Ne laissez éclairés que l'orchestre et les lampes aux sorties. Il n'y a que cela pour calmer la foule, pour empêcher les retardataires de courir à leurs places et les lorgnons de se braquer sur le prochain, plutôt sur la prochaine. Vous objectez que l'orchestre ne verrait pas assez ? Et vous n'avez pas l'énergie de corriger les bêtises de l'architecte en demandant de placer des lampes en suffisance ? Soyez féroce vis-à-vis de votre Conseil d'administration, réclamez, menacez, agitez-vous — et soyez un peu plus gentil et plus calme par compensation avec nos musiciens.

Dans vos programmes, placez la symphonie à la tête de votre concert, sans jamais faire une exception pour n'importe quelle œuvre. Dites-vous que la symphonie placée à la fin ne sera jamais ni goûtée, ni comprise, le public étant fatigué et distrait, pour ne pas parler de l'exécution qui sera forcément moins bonne. Il y a plus : si votre fatigue et celle de l'orchestre ainsi que les dimensions de l'œuvre le permettent, prenez plusieurs ou toutes les parties de la symphonie *attacca*, sans interrompre. Beaucoup de chefs le font, non seulement pour l'« écossaise » de Mendelssohn et la quatrième de Schumann où l'enchaînement est prescrit, mais pour toutes les symphonies qui ne dépassent pas la demi-heure, c'est-à-dire pour les classiques, y compris trois ou quatre symphonies de Beethoven. Dans tous les cas, habituez le public à l'unité de l'œuvre : ne vous tournez pas, ne le remerciez pas de ses applaudissements, absolument déplacés au milieu de la symphonie, laissez la baguette levée et continuez. Et de grâce, ne quittez pas votre place ! J'ai vu des villes où le public n'avait pas même la volonté d'applaudir. Il se réservait pour la fin, ayant compris qu'on n'applaudit que ce qui est achevé. Et tant pis pour les retardataires. Il en arrive tant après la première partie que votre symphonie est déchiquetée comme une pauvre *suite* qui, à vrai dire, en manque. Aussi a-t-on supprimé dans plusieurs centres la tolérance de rouvrir les portes entre les parties, quand il y avait des abus. Il n'y en a pas toujours. J'ai vu des retardataires trotter honteusement et rapidement pour gagner leurs places, tandis que chez nous ils entrent pompeusement comme si c'était une gloire d'avoir manqué le début. Avertissez votre public dans les journaux et sur les programmes ; la symphonie sera jouée avec enchaînement total ou partiel des parties ; elle commencera à 8 heures, elle durera 45 minutes ; arrangez-vous comme vous pouvez et voulez. Dans tous les cas, la jouissance de la majorité des amis de la musique ne sera pas troublée par l'inexactitude d'une minorité de retardataires.

Enfin, si je vous demande de commencer à l'heure, sachez aussi terminer à temps. Pénétrez-vous bien de cette idée : un concert qui dure plus de deux heures, entr'acte compris, est un non-sens. Ne surmenez ni le public ni les musiciens. Un chef consciencieux minute son programme. Il connaît la longueur des morceaux (hélas ! j'en ai vu qui n'en avaient aucune idée !) et la vérifie à la répétition. Il sait quand il aura fini et l'indique au programme pour le plus grand bien des personnes, voitures ou trams qui attendent à la sortie. Evitez les entr'actes de plus de 10 ou 15 minutes au maximum, autrement vous distrayez votre public qui oubliera l'atmosphère dans laquelle vous voulez le placer. Habituez-le à rentrer au coup de sonnette et fermez-lui les portes au nez s'il ne rentre pas. Soyez régulier vous-même et il le deviendra. Il va sans dire que tout *bis*, portant atteinte à la belle ordonnance du programme, est impossible. Le public ne peut

vous y obliger. Vous rentrerez simplement et commencerez le morceau suivant.

Oserai-je enfin m'attaquer à votre façon de diriger ? Je reconnais ma profonde incompétence. Mais j'ai observé et constaté certains faits que vous me permettrez de citer ici. Le chef à la vieille mode battait simplement la mesure. Il est probable que la nature même de la musique moderne, que l'effectif augmenté du double et du quadruple de l'orchestre nécessite une autre méthode de conduire. Aussi le chef moderne a-t-il d'autres ambitions ; il ne lui suffit plus de sauvegarder l'ensemble des exécutants : il interprète, il symbolise, il incarne le morceau. Il indique les entrées, ce que son collègue de 1800 ne faisait guère. Il encourage, il menace, il fonce, il apaise, il plane. Il trouve les airs et il donne dans l'ardeur de la lutte de formidables coups sur l'abat-jour du gaz et sur le bois du pupitre, innocents tous les deux. Il a l'air tantôt de vouloir s'envoler, tantôt de disparaître dans une trappe. Il lève le poing, il efface du doigt, il sourit, il dompte — et il transpire beaucoup.

Tout cela ne vous regarde pas, me dites-vous ? Ecoutez mon orchestre et dites-moi s'il est bien dirigé. Fermez les yeux et si vous trouvez que cela sonne bien, ne vous occupez pas de ma personne. Je conviens parfaitement de ce qu'un chef qui se comporte comme un fakir ou un derviche en fureur, mais qui obtient de beaux effets soit infiniment supérieur à un mannequin remonté qui répète à l'infini le même geste machinal pour arriver à un piètre résultat. L'effet visuel est secondaire, l'effet auditif compte surtout. Mais pour être secondaire, celui-là n'est pas négligeable. Le chef est malheureusement trop en vue pour qu'on puisse se dépréoccuper de lui. Wagner, en faisant disparaître l'orchestre dans les bas-fonds, a oublié d'y engloutir le chef. Je le regrette et je fais des vœux pour qu'il y passe à son tour. Pour le moment il n'a pas l'air de vouloir suivre son troupeau ; bien au contraire, il s'affirme de plus en plus comme un virtuose nouveau genre, musicien muet qui ne parle qu'aux yeux. Or nos yeux que nous ne pouvons fermer toujours — il vaudrait mieux qu'on sépare l'orchestre du public par un rideau — demandent un spectacle plus édifiant que celui des contorsions d'un maniaque en pleine crise de folie furieuse. On pardonne cette attitude à un novice, mais pourquoi des chefs sérieux et expérimentés tiennent-ils à s'exhiber des années durant d'une façon qui provoque l'ilarité du public et les sarcasmes des journalistes ? Ne me dites pas que c'est inéluctable. J'ai vu des chefs — des Français spécialement — diriger avec un tel charme, des gestes si gracieusement expressifs, une attitude si parfaitement harmonieuse jusque dans les mouvements les plus énergiques que j'en étais ravi au point de ne pouvoir en détourner les yeux. Ce sont là les véritables artistes qui, sur le souci de leur musique, n'oublient pas la dignité et la tenue de leur personne. Encore une fois, c'est secondaire ; mais c'est une telle joie pour les yeux, un tel réconfort pour le public qui a trop cruellement et trop longtemps souffert.

Terminerai-je par quelques petits conseils ? Ne dirigez jamais par cœur, mon cher chef ! Cette mode est passée heureusement. Vous lui deviez un incontestable prestige et une liberté plus grande de vos grands gestes hélas ! Mais il y avait quelques inconvénients. Votre empressement de montrer au public que vous n'avez rien, mais vraiment rien devant vous, pas même un pupitre, rappelait un peu le prestidigitateur qui, avant de commencer ses tours, secoue sa manche et vide ses poches. Ensuite, il vous arrivait de vous tromper en indiquant de fausses entrées et en omettant d'en

indiquer d'autres. Vous avez royalement amusé les connaisseurs de la symphonie qui vous voient patauger et qui admirent l'orchestre toujours correct, suivant sa musique et non le chef. Enfin, quand il s'agissait d'accompagner un soliste, voilà la partiton qui arrivait avec le pupitre comme par enchantement. Les chefs capables d'accompagner sans partition étaient clairsemés. Or il valait mieux retourner à l'ancienne mode qui nous paraît la bonne. Rendez vous indépendant de votre musique, regardez la le moins possible, mais renoncez à la coquetterie d'avoir devant vous le néant qui, un beau jour, pourrait vous effrayer,

Votre rôle est d'être muet. Restez-le et ne haranguez pas le public. Si par hasard vous avez oublié une indication sur le programme — car il va sans dire que c'est vous qui le composez, préparez les analyses, corrigez les épreuves, etc. — chargez un membre du Comité de faire le nécessaire. Vous n'en avez pas l'habitude. Ou bien vous parlerez trop bas, ou vous voudrez faire trop d'esprit en peu de mots. A chacun son métier. Je me rappelle avoir entendu le discours d'un hautbois qui expliquait longuement au public pourquoi il mettait son manteau et même son chapeau. C'était réjouissant, mais ici encore le silence est d'or.

A votre bénéfice, cher Monsieur, offrez nous quelque chose d'intéressant et surtout de particulièrement bien préparé. Oubliez que vous dirigez malheureusement sur une scène et ne vous laissez pas inspirer par les lieux de nous jouer la comédie. Si vous ne venez pas d'au delà du Rhin supprimez la fanfare d'entrée, le fameux *Tusch* qui est une importation germanique quelque peu ridicule et gênante pour un chef modeste et sensible. Ne mettez pas sur le programme « redemandé », quand vous rejouez un morceau pour n'avoir pas eu le temps d'étudier autre chose. Ne faites pas lever l'orchestre quand personne ne vous y engage. Ces messieurs d'ailleurs connaissent le *truc* et s'exécutent généralement de mauvaise grâce. D'un geste bénisseur ne répartissez pas votre gloire sur l'ensemble des exécutants en montrant au public quel chemin son ovation devrait prendre. Nous savons très bien la part que vous avez au succès d'un concert et celle de votre vaillante phalange. Cependant ne la félicitez pas spontanément et n'ayez pas un air enchanté de votre interprétation. On pourrait ne pas être d'accord à ce sujet dans le public et trouver vos prétentions par trop modestes. Enfin et surtout soyez fort, soyez vaillant, soyez grand et ne nous jouez pas vos propres compositions ! Si elles sont intéressantes, d'autres les joueront et on vous encouragera à les mettre vous-même au programme. Mais ne les jouez pas seul, ne les étrennez pas vous-même et ne croyez pas qu'un chef soit obligé de composer de par son cahier des charges. Est-ce que les acteurs font des pièces ? Personne ne vous obligera de sortir de votre rôle d'interprète, personne ne se fâchera si vous vous y confinez. C'est déjà beaucoup d'être un grand chef d'orchestre et si bien des compositeurs se gardent de diriger, je ne vois pas pourquoi la plupart des chefs ne peuvent s'empêcher de composer. A chacun son métier.

D'ailleurs il y a des choses qui nous touchent de plus près et auxquelles vous ne pensez peut-être pas. Composez votre programme, faites-nous de bonnes analyses, expliquez bien vos intentions et votre idéal artistique, veillez à tout ce qui touche votre concert, conférez avec les ouvreuses et le chef de l'éclairage, faites que le moindre détail soit réglé, que tout concoure à nous procurer une belle soirée et une profonde jouissance artistique — et vous aurez fait beaucoup. Notre dette de reconnaissance grandira à votre égard et nous vous saurons un gré infini d'avoir si bien compris votre devoir.

(A suivre)

ED. PLATZGHOFF-LEJEUNE.